

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU D'ÉDITION

Edifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2121.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance

Un an, \$5.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique, "La Sensibilité". — Poésie, "En avant", par Paul Déroulède. — La fête d'or. — La mode. — La traversée de la Manche. — Les coutumes matrimoniales dans différents pays. — Le Niagara. — Le canal de Panama. — Où vivent les poissons. — Drôleries et rigolades. — Contes, récits, nouvelles.

FEUILLETONS — Histoire populaire de Napoléon 1er. — "L'Inconnue", par E. Le Mouël.

MUSIQUE — L'orpheline, paroles de l'abbé Fourez. — Polka des sténographes, par le paysan poète Lucien Alquier.

GRAVURES — Une fille de France. — La reine du Portugal. — Les projets pour traverser la Manche. — Le Niagara en hiver. — Coutumes matrimoniales. — La mode nouvelle. — Le pays des poissons. — Illustrations comiques et originales.

LA SENSIBILITÉ

SIL est un joug auquel l'humanité n'a pas encore trouvé le moyen de se soustraire, c'est celui de la mode. De plus en plus réfractaire à tout ce qui ressemble à une contrainte, rebelle aux disciplines sous lesquelles elle s'était longtemps pliée, se cabrant volontiers devant tout abus de pouvoir et même devant les pouvoirs qui n'entraînent aucun abus, il semble qu'elle ne retrouve de docilité que lorsqu'il s'agit d'imiter quelqu'un ou quelque chose.

Or, cette tyrannie, qui s'exerce sur les moeurs, les usages et les ajustements, sévit également sur les sentiments. Il en est qui jouissent d'une vogue passagère, d'autres qui tombent en discrédit selon qu'on les prône ou qu'on les décrie. Ils sont, d'ailleurs, plutôt le reflet des engouements de leur temps, le résultat de l'influence que les oeuvres d'imagination exercent sur les esprits, que la manifestation d'un état d'âme individuel.

C'est ainsi que la sensibilité, après avoir joui d'une faveur peut-être exagérée, est actuellement prise à partie par quelques physiologues. Et ce n'est pas là une simple réaction contre la crise un peu morbide qui s'abattit sur le dix-huitième siècle finissant, mais une mesure de précaution que nous recommandent les hygiénistes. Ce sont eux qui nous crient casse-cou, qui signalent le péril à la génération présente, qui nous montrent l'abîme vers lequel nous nous dirigeons.

Aux approches de la Révolution, les gens du bel air, qui se découvrirent soudain des trésors d'émotion, ne se doutaient guère que ce qu'ils léguaient à leurs descendants, c'était l'équivalent d'une de ces calamités contenues dans la boîte de Pandore. Dans la naïveté de leur âme, ils s'imaginèrent travailler pour la postérité. L'attendrissement devint une attitude. Le moindre speech n'eut de valeur que s'il était prononcé la larme à l'oeil.

A la vérité, cette société pleurnicheuse et déclamatoire n'était peut-être pas aussi impressionnable qu'elle s'efforçait de le paraître. A peine débarrassée d'un restant de dureté qui n'était, d'ailleurs, que le résultat de l'ignorance, confite longtemps en son égoïsme, et par cela même inexpérimentée à la pitié, assez indifférente aux plaies sociales pour se trouver surprise des plaintes que dénoncèrent les cahiers des Etats Généraux, elle se bornait à réciter, à peine convertie, les textes de Rousseau.

Toutefois, dans le nombre, il y eut des sincères et des convaincus. Ceux-ci, non contents de pousser des soupirs ou de lever les yeux au ciel en prononçant des tirades, jouèrent bon jeu bon argent. Les Werther eurent des émules. De jeunes enthousiastes, sur la foi des héros de romans, furent assez candides pour prendre au sérieux ces théories de désespérance. Sans se rendre compte de ce qu'elles avaient de factice, ni se renseigner sur la sérénité olympienne de l'auteur, personnage qui vécut jusqu'à un âge avancé et mourut comblé de biens et d'honneurs, il en est qui tranchèrent poétiquement, par le suicide, une existence dont le prosaïsme révoltait leurs aspirations.

Le temps a fait justice de ces erreurs et de ces exagérations. Mieux définie et mieux interprétée, la sensibilité, partie intégrante de l'éducation, n'a rien de commun avec cette ridicule sentimentalité. Nous savons en quoi elle consiste. Bien entendue et bien appliquée, elle nous inspire de la pitié pour les souffrances du prochain; elle nous enseigne la commisération pour toutes les misères et toutes les faiblesses, nous indique les obligations que les individus ont réciproquement entre eux et même celles auxquelles ils sont tenus envers des créatures inférieures, telles que les animaux.

Mais voilà bien une autre histoire. Tandis que nous tenions pour vertus la sensibilité et l'humanité qui en procède, d'autres songeaient à lui faire son procès, dénonçaient ses inconvénients, lui attribuaient la cause d'une foule de troubles dont nous souffrons, de cette sorte d'anémie morale qui enlève l'endurance à notre génération.

A les entendre, c'est en développant chez l'enfant la faculté de s'attendrir sur le prochain qu'on le prédispose du même coup à trop s'apitoyer sur lui-même. C'est en multipliant les émotions qu'on rend son organisation trop impressionnable, et c'est parce que nos attachements sont trop passionnés, nos regrets excessifs, nos chagrins hors de proportion avec leur cause, que nous sommes devenus les tristes victimes de la neurasthénie.

Il n'est pas douteux que, dans la vie brûlante que mènent beaucoup d'entre nous, la lame use le fourreau, mais il faut plutôt s'en prendre au surmenage, à l'abus du travail ou du plaisir qu'aux conditions morales de notre existence. Il n'est pas démontré que, si on endurcissait à plaisir l'âme de nos fils, ils en seraient mieux portants ou plus équilibrés.

Tenant cette théorie scientifique pour ce qu'elle vaut, il est pourtant certaines objections qu'il serait judicieux de faire entrer en ligne de compte.

Puisque l'hygiène nous indique le moyen d'éviter certaines affections, de prévenir certaines infirmités ou certaines déviations, pourquoi négligerait-on de tremper également de bonne heure le caractère de l'enfant?

Dans leur tendresse exagérée, nombre de parents accordent volontiers trop d'importance à des bobos insignifiants. Plaindre le baby à tout propos, c'est attirer comme à plaisir son attention sur la douleur, alors qu'il serait préférable de l'en distraire, de lui apprendre à exercer une certaine maîtrise sur ses émotions.

Les enfants de l'antiquité se piquaient, de bonne heure, de stoïcisme, et il est probable que si tel jeune Spartiate, sans proférer une plainte, se laissait labourer le flanc par les crocs d'un

renard, c'est qu'on ne l'avait pas habitué, dès le berceau, à sangloter pour une égratignure.

Nous avons, soit dit en passant, le tort d'attacher une attention exagérée aux petits. C'est une faute de les faire intervenir directement dans la vie des grandes personnes, de les écouter, de répéter leurs propos; en un mot, de paraître les prendre au sérieux. C'est non seulement le moyen d'en faire d'insupportables personnages, des perroquets ridicules et prétentieux, mais de leur préparer d'inévitables déboires sous forme de froissements.

Avec nos enfants vite éveillés, d'un esprit alerte, d'une exubérance précoce, il faudrait plus de prudence et de discrétion. Alors que chez les jeunes Orientaux, les nègres ou les petits Chinois, le premier âge est réservé, placide et plutôt docile, ce sont chez nous de rapides éclosions de pétulance, la manifestations presque immédiate de la volonté.

Sans doute, chaque race a des facultés et des instincts spéciaux, et les traits de caractères ne sont pas les mêmes chez les Aryens ou les Touraniens, mais il est certain que l'éducation a sur le développement moral de l'individu une influence non moins décisive que l'atavisme.

Ce serait donc, paraît-il, nous donner des verges pour nous fouetter que d'encourager, chez les êtres faibles, toute manifestation exagérée de sensibilité. Nous devrions, au contraire, la considérer comme un péril, voire même une infériorité, enseigner à nos filles la pudeur des larmes, considérer comme un ridicule tout ce qui ressemble à une émotion.

A en croire ceux qui cherchent à vulgariser cette doctrine, le meilleur moyen de diminuer la souffrance, ce serait de la nier. Si je ne m'y trompe, cette théorie n'est pas aussi neuve qu'on essaye de le prouver. C'est celle que professèrent les philosophes et dont plus tard s'inspira le fanatisme.

En Chine, nous affirme-t-on, on s'applique à se faire le coeur petit, c'est-à-dire à réduire au minimum les souffrances que la vie inflige.

Ne serait-ce pas le cas de rappeler que les peuples qui se piquent actuellement d'être les plus stoïques, sont également les plus cruels, et que cette grande rigidité qu'ils professent envers eux-mêmes, se double surtout de dureté et d'égoïsme à l'égard d'autrui.

EN AVANT

(Chanson de marche)

Le tambour bat, le clairon sonne;
Qui reste en arrière?... Personne!
C'est un peuple qui se défend.
En avant!

Gronde canon, crache mitraille!
Fiers bûcherons de la bataille,
Ouvrez-nous un chemin sanglant!
En avant!

Le chemin est fait: qu'on y passe!
Qu'on les écrase, qu'on les chasse!
Qu'on soit libre au soleil levant!
En avant!

Allons! les gars au coeur robuste,
Avançons vite, et visons juste,
La France est là qui nous attend,
En avant!

Leur nombre est grand dans cette plaine:
Est-il plus grand que notre haine?
Nous le saurons en arrivant.
En avant!

Leurs canons nous fauchent? Qu'importe!
Si leur artillerie est forte,
Nous le saurons en l'enlevant.
En avant!

Où nous courons? Où l'on nous mène?
Et, si la victoire est prochaine,
Nous le saurons en la trouvant.
En avant!

En avant! Tant pis pour qui tombe,
La mort n'est rien. Vive la tombe,
Quand le pays en sort vivant!
En avant!

PAUL DEROULEDE.